

## **Quand la psychologie compare hommes et femmes: de la science aux stéréotypes et *vice versa***

Olivier Klein, Chercheur / Chargé de cours

Service de Psychologie Sociale, Université Libre de Bruxelles

Courriel: oklein@ulb.ac.be

Texte de la conférence dispensée à l'Institut des Hautes Etudes de Belgique le  
22/02/2007

Attention: veuillez éviter de citer ce texte sans m'en avertir

### **Introduction**

En Octobre 2006, se tenait la cérémonie de remise des diplômes décernés aux étudiants de troisième licence de la faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université Libre de Bruxelles. Lors de cette cérémonie, à laquelle j'ai assisté, on ne pouvait être que frappé par le fait que la très grande majorité des étudiants diplômés étaient des étudiantEs alors que la quasi-totalité du corps professoral présent à cette occasion (cela se passait aux alentours de 17H) étaient de sexe masculin. Naturellement, cela illustre la répartition inégale des sexes aux différents niveaux de la hiérarchie universitaire, une réalité bien établie. Mais la différence avait une origine plus subtile car il y a malgré tout de nombreuses femmes au sein du corps académique de notre faculté. Mais, comme par magie, seuls les hommes (à quelques exceptions près) étaient présents. Faut-il véritablement invoquer la magie? Après tout, mon épouse, faisait du *baby-sitting* pendant que j'assistais à cette cérémonie. Est-ce que nos "femmes" du corps académique avaient des compagnons moins susceptibles d'accomplir ce type de tâche? Ou étaient-elles moins disposées à faire des "heures supplémentaires" au détriment de leur vie de famille?

Bien que le statut des femmes se soit fortement amélioré durant les dernières décennies, des différences flagrantes (et plus subtiles) entre les statuts des hommes et des femmes subsistent. Une étude récente de l'Université de Louvain (Leuven) montre par exemple une différence de salaire de l'ordre de 20% à poste égal. Le phénomène bien connu du "plafond de verre" repose sur une répartition extrêmement inégalitaire dans les postes à responsabilités: plus on s'élève dans la hiérarchie, moins les femmes sont présentes. De façon particulièrement frappante, on constate également une répartition extrêmement différenciée selon les filières d'études. Ainsi, au niveau européen, dans le domaine de l'éducation, les trois quarts des étudiants sont des femmes, dans les lettres et les arts, leur proportion est de deux tiers. En sciences, mathématiques et informatique, les hommes représentent les deux tiers des étudiants, en ingénierie, fabrication et

construction les trois quarts. Ce schéma se vérifie peu ou prou dans tous les pays (source : Eurostat). Nos collègues de sciences appliquées ne cessent de s'inquiéter du peu de femmes qui poursuivent des études de polytechnique (un phénomène très général, les femmes étant moins représentées dans les filières scientifiques partout en Europe).

### **L'explication "bio-psychologique"**

Mais comment peut-on expliquer ces différences entre hommes et femmes dans différents secteurs de la société? Aujourd'hui, on est généralement tenté de privilégier des explications sociales ou historiques. Toutefois, depuis toujours, les explications biologiques ont bénéficié d'une grande popularité. Pensons par exemple au médecin et neuro-anatomiste français Broca (1824-1880), qui d'une différence de poids moyen entre le cerveau des hommes et des femmes concluait que celles-ci étaient nécessairement moins intelligentes (ce qui, disent certains, justifie qu'elles « restent à la maison »). Et naturellement, les différences anatomiques et physiologiques bien plus significatives entre hommes et femmes ont toujours été employées pour justifier une différenciation de leurs rôles sociaux. On s'étonnera peut-être davantage de constater que des interprétations des inégalités hommes-femmes reposant sur la biologie fleurissent encore aujourd'hui.

Voici la conclusion que tire David Geary d'une vaste revue de la littérature sur les différences psychologiques hommes-femmes:

« Beaucoup plus d'hommes que de femmes ont les capacités spatiales, mathématiques, et mécaniques requises pour réussir dans de nombreux domaines où les mathématiques sont importantes » (Geary, 1998, p. 385).

"En résumé, les différences sexuelles dans les carrières professionnelles sont le reflet, au moins en partie, des différences dans les motivations reproductives – comme la recherche de statut et l'intérêt vis-à-vis des personnes – entre les hommes et les femmes. » (Geary, 1998, p. 386)

Doreen Kimura, une femme (et ceci pour vous démontrer que les hommes n'ont pas l'apanage de ce genre d'affirmation), tire une conclusion assez similaire de la situation:

« Les différences sexuelles dans la cognition ne sont pas triviales et n'ont pas diminué durant les trois dernières décennies. Il existe des éléments convaincants pour démontrer que les hormones sexuelles exercent une influence majeure sur l'organisation et le maintien de ces différences. Des différences anatomiques sont également bien établies (...) » (Kimura, 2004)

Et effectivement, de nombreux travaux cherchent aujourd'hui non seulement à examiner scientifiquement les différences hommes femmes dans le domaine des compétences intellectuelles ainsi que de la personnalité. D'autres travaux cherchent à étudier le rôle des hormones sexuelles dans ces différences. Et de plus en plus, nous pouvons lire des travaux de neuroanatomie examinant les configurations différentes du cerveau des "femmes" et des "hommes".

### **Pourquoi ce type de recherches nous dérange-t-elles ?**

J'ignore quel type de réaction suscite chez vous la lecture de ce type de citation. J'aimerais réfléchir avec vous sur les raisons qui pourraient nous conduire à ressentir une certaine inquiétude face à ce type de citations.

## La confirmation des stéréotypes?

Je pense que l'une des raisons qui suscite l'inconfort de nombre d'entre nous face à ce type d'affirmation provient principalement de notre crainte de voir confirmer ou conforter des croyances stéréotypiques. Les stéréotypes sont des structures cognitives contenant les représentations associées aux membres d'un groupe social (que ces représentations soient "vraies" ou "fausses"). Ce type de recherche risquerait d'influencer les « hommes » à croire que les femmes sont effectivement plus passives, dépendantes, coopératives, moins bonnes en mathématiques etc. voire à susciter chez les femmes un complexe d'infériorité.

## Conséquences sur le sort des femmes?

Plus globalement, on craint que donner une caution scientifique à ces différences justifie l'inaction face au sort des femmes dans notre société. L'idée qu'il y aurait des différences entre hommes et femmes nous déplaît donc parce qu'inégalité et différence sont souvent perçus comme allant de pair.

Mais ce ne sont pas les différences qui nous ennuient le plus. Il s'agit davantage de la façon dont on *explique* ces différences et en particulier, l'utilisation d'un mode de pensée "essentialiste" pour en rendre compte.

### **La pensée essentialiste**

Les stéréotypes sont souvent caractérisés par ce que nous appelons en psychologie sociale un mode de pensée "essentialiste". Ce mode de pensée se caractérise par la conviction qu'il existerait une propriété enfouie "au fond" des hommes et des femmes, qui les distinguerait fondamentalement (les hommes et les femmes auraient une "essence" distincte), et qui expliquerait les différences de surface qu'on peut observer dans leur comportement, voire leurs traits psychologiques. Cette essence est le plus souvent à trouver dans la biologie et les recherches en neuro-anatomie par exemple, semblent cautionner ce type de pensée<sup>1</sup>. Ainsi l'essence fondamentalement différente des femmes par rapport aux hommes pourrait-elle s'expliquer par l'existence d'un chromosome X chez les unes et Y chez les autres (une propriété "profonde"), qui produiraient des structures cérébrales et des hormones distinctes, qui elles-mêmes influenceraient la psychologie des hommes et des femmes (des caractéristiques "de surface").

## Stabilité

Une caractéristique importante de ce type de pensée réside dans son inhérente stabilité: dès lors que la propriété "essentielle" (par exemple la présence du Chromosome X ou Y) est conçue comme ancrée profondément dans la psyché, les traits et comportements de surface qui y sont associés, devraient être extrêmement stables tout au long de l'existence des individus et être relativement peu sensibles aux contextes dans lesquels ceux-ci évoluent. Dans cette perspective, on s'attend à ce que les différences hommes-femmes varient relativement peu en amplitude.

---

<sup>1</sup> Ce qui ne signifie pas que le mode des pensée des biologistes soit essentialiste. Je fais référence ici à une compréhension "profane" de la biologie.

## Inévitabilité

Du point de vue du commun des mortels, le fait que la différence soit d'origine biologique impliquerait un sentiment d'inévitabilité. Nous associons volontiers biologie et destinée. Il y aurait quelque chose dans notre cerveau qui nous conduirait à être femme (ou homme) quel que soit le contexte. La biologie est perçue comme une cause déterminante ("téléologique") sur laquelle on a peu d'emprise.

## La différence comme binaire

Cette vision essentialiste comporte un autre aspect, qui porte cette fois sur le "niveau de mesure" des différences impliquées. Grossièrement, on peut en fait envisager deux types de différences: en premier lieu, les différences "binaires"<sup>2</sup> (par exemple les oiseaux ont des ailes et les reptiles n'en n'ont pas) et les différences continues (par exemple, en moyenne, les passereaux sont plus petits que les canards). Une vision essentialiste des différences hommes-femme favorise une approche binaire plutôt que « continue » des différences. Quand on compare hommes et femmes, on est susceptible d'envisager leurs psychologies comme on envisage leur anatomie : les hommes auraient certains traits que les femmes n'ont pas. Cette forme de pensée est la mieux armée pour justifier un traitement différent des individus en fonction de leur sexe. Effectivement, si les différences entre hommes et femmes sont conçues comme binaires, et fondées sur une covariation quasi-parfaite entre le genre et la présence ou l'absence du trait, on peut prédire si un individu possède un trait ou non dès lors qu'on connaît son sexe. Cela s'avère beaucoup plus ardu si on envisage ce trait comme continu. Si l'on sait qu'on a affaire à un oiseau, on peut être bien certain qu'il a des ailes, mais si on a affaire à un passereau, on n'est pas du tout certain qu'il soit petit.

## Quelle solution trouve-t-on ?

J'ai donc montré que, ce qui était susceptible de gêner les féministes (que je définis très généralement comme toute personne préoccupée par les droits des femmes) au premier chef a propos de ces recherches, réside dans le fait qu'elles puissent étayer une vision essentialiste des stéréotypes hommes-femmes. Or, même si certains courants féministes revendiquent une essence féminine irréductible, nombre de « féministes » considèrent ces stéréotypes comme faux. Elles (ou ils du reste) nourrissent alors un espoir particulier par rapport à la recherche scientifique: démontrer que les stéréotypes sont faux et divulguer ensuite au grand jour que les femmes et les hommes ne diffèrent pas autant qu'on le croit, ce qui, espère-t-on permettra d'encourager le développement de politiques favorables aux droits des femmes et de miner la discrimination basée sur le sexe. Cette attitude est illustrée par la position de la psychologue féministe Alice Eagly, que je reprends ci-dessous:

«A la fin des années 60, nous espérions expliquer la position des femmes par les attitudes et stéréotypes négatifs des hommes. Notre recherche sur les différences sexuelles démolirait ces stéréotypes et changerait les attitudes des individus en prouvant qu'hommes et femmes sont essentiellement équivalents »

Alice Eagly (1998)

---

<sup>2</sup> Ou nominales

Aujourd'hui encore, la lutte contre les stéréotypes et souvent l'une des motivations qui animent les mouvements visant à lutter contre le sexisme et la discrimination vis-à-vis des femmes. En préparant ce chapitre, j'ai pu ainsi dénombrer plusieurs campagnes visant à lutter contre les stéréotypes des femmes. Celles-ci étaient financées par des institutions telles que la communauté française de Belgique, la commission européenne, le gouvernement français ou le gouvernement fédéral belge.

### **Quelques présupposés partagés par les deux camps**

Ayant brossé à grands traits le tableau de deux perspectives apparemment antagonistes sur les différences hommes femmes, la pensée "essentialiste" d'une part, une certaine pensée féministe d'autre part, j'aimerais souligner certains présupposés, qu'à mon sens, elles partagent.

**Présupposé 1 : Les hommes et les femmes ont des caractéristiques psychologiques stables.**

Jusqu'à récemment on ne savait pas si la sarcelle à ailes vertes (une espèce de canard) était considérée comme une sous-espèce de la sarcelle d'hiver. Certains pensaient qu'il s'agissait de la même espèce, d'autres que les deux espèces étaient distinctes. Toutefois, personne ne mettait en doute qu'il était possible de décrire le profil biologique de chaque espèce. Les deux perspectives que j'ai décrites précédemment opèrent de la même façon. Elles présupposent toutes deux qu'il est possible de formuler un profil psychologique des "hommes" et des "femmes" dans leur globalité et d'établir ensuite s'il existe des différences entre les deux groupes. La réalité psychologique est traitée comme une réalité physique, voire biologique: par exemple

**Présupposé 2: On peut accéder à cette réalité par les stéréotypes**

En second lieu, ces deux perspectives considèrent que l'on peut accéder à cette réalité par deux moyens de connaissance. Les stéréotypes sont considérés comme un outil de connaissance intuitif, et imparfait. Ils constitueraient une sorte de "lentille" déformante, qui exagère, travestit ou déforme la réalité qu'elle reflète.

**Présupposé 3: On peut également y accéder par des méthodes scientifiques objectives,**

En revanche, on envisage que la méthode scientifique, principe de légitimité par excellence dans nos sociétés occidentales, peut jouer un rôle majeur vis-à-vis de la condition des femmes, au mieux en démontrant l'inanité des stéréotypes, au pire en les confortant.

**Présupposé 4 : Démontrer scientifiquement que les stéréotypes sont faux permet de changer les mentalités (ou inversement, démontrer qu'ils sont vrais favorise leur persistance).**

Certains chercheurs féministes espèrent que la démonstration de la "vérité" ou de la "fausseté" des stéréotypes peut favoriser soit leur changement, soit leur persistance. Mais c'est sans doute le corollaire de cet argument que l'on craint le plus: démontrer la validité des stéréotypes contribuerait à légitimer la discrimination dont sont victimes les

femmes dans notre société. Dans la suite de ce chapitre, je me consacrerai à remettre en cause chacun de ces présupposés.

### **Comment compare-t-on hommes et femmes ?**

Pour comparer hommes et femmes, les psychologues administrent généralement à un large groupe de membres de chaque sexe (il s'agit souvent d'étudiant(e)s) des questionnaires standardisés visant à mesurer l'aptitude ou le trait de personnalité qui les intéressent. Sur base des résultats à ces questionnaires, il leur est possible de calculer différents indices statistiques et en particulier le score moyen obtenu chez chaque groupe ainsi que la variance du score, c'est-à-dire le degré auxquels les scores se différencient au sein de chaque groupe (cf. chapitre IV).

#### **Le d de Cohen**

Lorsqu'on compare les scores d'un individu à ceux d'un autre sur un inventaire de personnalité (par exemple), la différence entre ces deux scores est une donnée relativement objective et qui permet de les distinguer. Il reste alors à expliquer l'origine de cette différence (s'agit-il d'une différence réelle dans le trait en question ? Ou de facteurs extérieurs, ce qu'on qualifie « d'erreur de mesure » ?). Mais lorsqu'on compare des groupes et non des individus isolés, une étape intermédiaire est nécessaire : il importe de calculer des indices statistiques au sein de chaque groupe. Considérons par exemple le QI. La distribution du QI au sein d'un groupe peut être décrite de différentes façons (voir cours de statistiques):

##### **1. En termes de tendance centrale :**

Par exemple : on pourra examiner le QI moyen au sein de chaque groupe, le mode niveau de QI le plus fréquent) ou la médiane de la distribution du QI (c'est-à-dire le score qui divise au mieux l'échantillon en deux groupes de même effectif).

Si la distribution du score est normale, la moyenne, le mode et la médiane seront quasiment identiques. En revanche, lorsque la distribution est « anormale » (par exemple, s'il y a deux « pics »), ces informations seront très différentes.

##### **2. En termes de variabilité :**

Par exemple : on pourra calculer l'écart-type de la distribution du QI au sein de la distribution. En d'autres termes, il s'agira ici d'examiner les variations du score de QI, chez hommes et femmes.

A différence de moyenne égale entre deux groupes (par exemple, hommes et femmes), plus le score a un test est variable, moins l'appartenance au groupe peut-être considéré comme un facteur important dans l'explication de cette différence. Pour s'en rendre compte, imaginez une classe dans laquelle tout le monde a la même note et comparez là à une classe dans laquelle la note moyenne est identique à la précédente mais qu'il y a de nombreuses variations entre les élèves. Dans le premier cas, vous vous direz sûrement plus volontiers qu'il y a quelque chose de "spécial" dans cette classe. En d'autres termes, plus la variance au sein de chaque groupe est élevée, moins l'importance relative du facteur « appartenance au groupe » est grande (ce raisonnement doit être bien clair).

## QUAND LA PSYCHOLOGIE COMPARE HOMMES ET FEMMES

Les recherches sur les différences psychologiques entre groupes sociaux se fondent le plus souvent sur un indice, le "d" de Cohen, qui consiste à diviser la différence de moyenne entre les deux groupes par la variabilité moyenne (l'écart-type) au sein des groupes:

$$d = \frac{M_{G1} - M_{G2}}{\frac{(\sigma_{G1} + \sigma_{G2})}{2}}$$

$M_{G1}$  = Moyenne groupe 1

$\sigma_{G1}$  = écart-type groupe 1 (rappel : écart-type = racine carrée de la variance)

En gros, cet indice nous fournit une idée du rôle du groupe d'appartenance (ici le sexe) dans l'explication des variations dans cet indice. Cohen a proposé quelques repères nous permettant d'estimer la taille de ce d, qui sont repris dans le tableau Tableau 1.

**Tableau 1: Signification des valeurs du d de Cohen**

Valeur du d de Cohen	Signification
0 à 0,10	Différence Minimale
0,11 à 0,35	Petite différence
0,36 à 0,60	Différence Moyenne
0,60 à 1	Grande différence
> 1	Très grande différence

### La méta-analyse

Une démarche supplémentaire consiste à effectuer un inventaire de toutes les recherches qui ont mesuré les différences observées sur une dimension particulière par exemple la compétence en mathématiques. On pourra ainsi calculer un indice d non pas sur base d'une recherche particulière mais sur base de l'ensemble des travaux observés. C'est ce qu'on appelle une *méta-analyse*.

### **Que nous montrent les méta-analyses portant sur les différences hommes-femmes?**

Après ces longs préliminaires, vous êtes peut-être curieux de savoir s'il existe véritablement des différences hommes-femmes sur des traits psychologiques.

#### 1. Il y a des différences de moyennes significatives.

La réponse est "oui", grâce à la méthode que j'ai mentionnée plus haut, une armée de chercheurs a mis en évidence des différences sur une vaste série de dimensions qui vont de traits de personnalité (tels que l'extraversion, l'agressivité...), à des compétences intellectuelles (par exemple, la performance en mathématiques, la capacité d'orientation spatiale, la maîtrise de l'informatique), voire même à des comportements (la loquacité, le fait de sourire, etc.). Ces différences tendent à se conformer aux stéréotypes de genre.

Plusieurs tentatives ont été développées dans le souci de systématiser ces différences. Cross et Madson (1997) ont ainsi proposé qu'hommes et femmes se distingueraient essentiellement en termes de « construction du soi », c'est-à-dire la façon dont ils envisageaient leur « Soi » en rapport avec ceux qui l'entourent. Les hommes s'envisagereaient avant tout comme « **agentique** » c'est-à-dire comme une « entité autonome et distincte, séparée d'autrui et poursuivant des objectifs individuels » alors que les femmes s'envisageraient d'avantage comme **interdépendantes c'est-à-dire comme** liées à autrui, les relations constituant une partie intégrante du soi. Ceci permettrait entre autres d'expliquer la plus grande tendance des hommes à se mettre en avant et à chercher à se différencier positivement d'autrui (les femmes seraient plus modestes). A l'appui de cette idée, Clancy et Dollinger (1993) ont observé que des hommes choisissaient davantage des photos sur lesquelles ils étaient seuls pour ce décrire alors que les femmes choisissaient davantage des photos dans lesquelles elles étaient en groupe.

## 2. Les différences hommes femmes sont relativement faibles en regard de la variabilité entre les deux sexes

Toutefois, ceux qui se disaient déjà "tu vois que les femmes sont plus bavardes que les hommes", seront vite déçus. Car, si on examine l'ampleur des différences, et non pas uniquement le fait qu'elle soit statistiquement significatives ou non, il faut moduler ce constat. Une revue des méta-analyses sur les différences hommes-femmes, publiée par Janet Shibley Hyde (2005) dans un numéro récent de la revue *American Psychologist*, révèle que la plupart de ces différences sont minimales ou petites au sens de Cohen: sur l'ensemble des dimensions sur lesquelles des différences hommes-femmes ont fait l'objet d'une méta-analyse, elle en répertorie 30% de "minimes", 48% de "petites", 15% de "moyennes", 6% de "grandes" et 2% de "très grandes"<sup>3</sup>. Si l'on représente les courbes correspondant aux scores des femmes et des hommes sur la plupart de ces dimensions, on constate donc que celles-ci se chevauchent presque totalement, l'indice d typique se situant entre .25 et .35 (dans un sens ou dans l'autre). En d'autres termes, pour les différences "favorisant" les hommes, dans la plupart des cas 45% des femmes ont des scores supérieurs à la majorité des hommes sur le trait mesuré (et inversement pour les traits "favorisant" les femmes). Les quelques différences plus importantes concernent certaines attitudes vis-à-vis de la sexualité, l'agressivité et dans une moindre mesure la "rotation mentale" (capacité à imaginer des objets dans l'espace).

Un modèle binaire des différences hommes-femmes est donc souvent inapproprié: on ne peut pas dire que les hommes ont (ou n'ont pas) quelque chose que les femmes "ont", on peut tout au plus affirmer que, pour certaines dimensions, les femmes ont en moyenne "un petit peu plus" quelque chose que les femmes.

Cela signifie également que le fait d'être un homme ou une femme n'explique pas grand chose dans les variations sur ces dimensions. D'un point de vue statistique, les recherches rejoignent ce que certains d'entre vous ont peut être appris au cours de

---

<sup>3</sup> Les 2% recouvrant en réalité des traits non psychologiques: la rapidité et la distance de lancer, deux compétences qui intéressent particulièrement les psychologues évolutifs car elles étaient cruciales dans la chasse, apanage des hommes du néolithique, période à laquelle les différences hommes-femmes se seraient cristallisées.

morale: on ne peut pas dire grand chose sur l'agressivité ou la performance en mathématiques de quelqu'un sur base de son sexe...

Il est remarquable de constater à cet égard que, bien souvent, les différences psychologiques entre hommes et femmes, telles qu'elles sont quantifiées dans les méta-analyses, sont bien plus faibles que les différences sociologiques, c'est-à-dire les différences entre hommes et femmes dans la répartition des rôles sociaux, dans les salaires, etc. Par exemple, je mentionnais une différence de l'ordre de 20% entre le salaire des hommes et des femmes (à qualification égale). Aucune différence psychologique n'atteint cette ampleur. Il faut donc généralement invoquer d'autres facteurs qu'une simple différence de "moyennes" entre hommes et femmes pour rendre compte des différences sociologiques entre sexes.

### **Les stéréotypes de genre constituent-ils des exagérations par rapport à la réalité?**

A présent que nous disposons d'éléments objectifs quant à l'amplitude des différences hommes-femmes, peut-être pourrait-on examiner si ces éléments tendent à confirmer ou au contraire à invalider, les stéréotypes de genre. Il est coutumier d'envisager les stéréotypes comme des croyances exagérées, qui offrent une vision caricaturale des groupes qu'ils décrivent (voir le modèle de la lentille déformante ci-dessus). On pourrait alors espérer que la recherche en psychologie réussira à démontrer que les différences de genre sont bien moins grandes que les gens ne le pensent (souvenez-vous que c'était là l'espoir de certaines psychologues féministes).

C'est ce qu'à cherché à savoir une chercheuse américaine, Janet Swim (1994). Celle-ci a inventorié 17 dimensions sur lesquelles des différences hommes-femmes avaient été observées. Elle a ensuite demandé à une centaine d'étudiants de l'Université de Pennsylvanie d'estimer le nombre d'hommes et de femmes qui seraient susceptible de se comporter selon différents niveaux pour chaque dimension. De cette façon, elle pouvait calculer le "d" tel qu'il est perçu dans les croyances des étudiants à propos des hommes et des femmes au "d" réel tel qu'il a été obtenu dans les méta-analyses. Et que constate-t-on? Les différences perçues par les étudiants ne surestiment pas systématiquement les différences réelles observées dans les méta-analyses. Elles sont le plus souvent proches de ce que les méta-analyses constatent. En d'autres termes, les stéréotypes des étudiants n'exagèrent généralement pas les différences réelles. Ceci est bien visible sur la Figure 1. Chaque point de cette figure représente une dimension (par exemple, la performance en mathématique, l'influçabilité, etc.). En abscisse, on trouve le "d" correspondant aux méta-analyses effectuées sur ce trait. En ordonnée, on trouve le "d" estimé par les étudiants. Et que constate-t-on? D'une part, le lien (ou corrélation) entre les deux dimensions est très fort, ce qui suggère que les méta-analyses et les croyances des étudiants sont sensibles au même types d'informations concernant hommes et femmes. Mais surtout, la forme de la relation entre les deux variables semble s'approcher de la ligne droite correspondant à la diagonale du "carré". Cette diagonale correspondrait à une estimation exacte, pour laquelle la croyance correspondrait exactement à la réalité, sans ni la surestimer, ni la sous-estimer.

Que suggère cette analyse? A tout le moins, qu'il est illusoire d'espérer lutter contre les stéréotypes par la méta-analyse. Effectivement, si les stéréotypes des étudiants

ne sont peut être pas "vrais", on ne peut certainement pas affirmer sur base de ce type de données qu'ils soient faux. Notre présupposé 4 est donc rudement mis à l'épreuve.

**Figure 1: Corrélation entre la différence perçue et la différence réelle (Swim, 1994)**

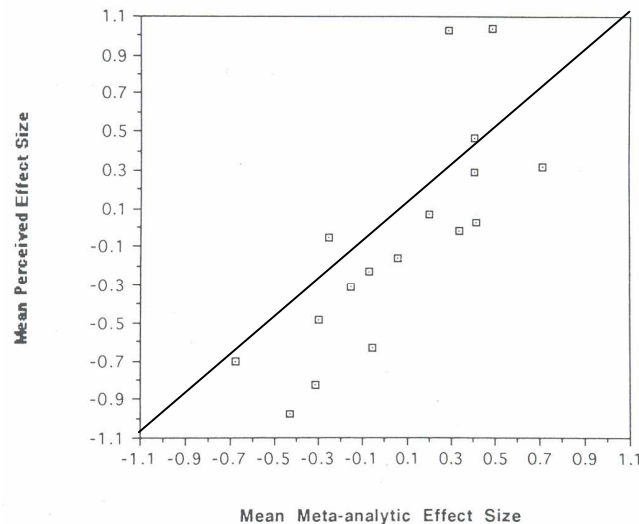


Figure 1. Mean perceived effect sizes by mean meta-analytic effect sizes (Study 1).

### La pensée essentialiste mise à l'épreuve

Nous constatons donc que si nous cherchions des armes pour lutter contre les stéréotypes de genre, les différences observées dans les méta-analyses nous seraient de peu de secours. Mais il se pose une question plus fondamentale quant à ces différences. Cette question concerne le présupposé 1, que je mentionnais précédemment à savoir l'idée qu'il existe des caractéristiques psychologiques stables qui différencient hommes et femmes. Faut-il considérer ces méta-analyses comme un argument probant en faveur de différences stables, fussent-elles souvent de petite amplitude?

A mon sens, la réponse à cette question est négative car, comme nous allons le constater, ces différences sont éminemment liées aux contextes dans lesquels elles sont mesurées, à l'âge des sujets et à la façon dont on opérationnalise (ou mesure) les dimensions susceptibles de différencier hommes et femmes. Envisageons ces différents éléments, en nous concentrant tout d'abord sur le contexte. Ensuite, nous examinerons l'autre composante de la pensée essentialiste: l'idée selon laquelle les différences de sexes sont déterminantes et inévitables.

#### 1. Influences contextuelles

Chaque étude cherchant à examiner des différences hommes-femmes s'effectue dans un contexte particulier. Il peut s'agir d'un contexte scolaire ou académique particulier dans lequel les sujets remplissent des questionnaires. Il peut également s'agir de situations d'observation plus "naturelle": il en est ainsi lorsque les chercheurs inventorient le nombre d'actes "agressifs" commis par filles et garçons dans une cour de récréation. Il est dès lors peut étonnant que pour nombre de dimensions supposées différencier les hommes et les femmes, la valeur du *d* obtenu dans chaque étude est susceptible de

différer sensiblement. Lorsqu'on effectue méta-analyse des recherches menées dans ces différents contextes, calculer un "d" moyen revient non seulement à faire une "moyenne" des différences observées entre les sexes dans chaque étude mais également à faire une "moyenne" des contextes dans lesquels ces différences sont observées. Si les contextes dans lesquels les compétences sont mesurées correspondent à celle dans lesquelles elles s'actualisent dans la vie quotidienne, l'indice  $d$  conserve une certaine pertinence (par exemple, les compétences mathématiques sont principalement évaluées à l'école dans des situations similaires à celles dans lesquelles on les mesure dans ce type d'étude psychologique) mais si ces contextes diffèrent sensiblement (comme par exemple lorsqu'on compare la situation d'administration d'un test de personnalité à l'infinie variété des contextes dans lesquels la personnalité s'exprime), le  $d$  semble perdre de sa valeur pour appréhender ces différences. Or, si dans certains contextes, les différences s'atténuent, dans d'autres elles sont susceptibles de s'exacerber. On pourrait alors comparer la méta-analyse à la démarche d'un spécialiste de cinéma qui comparerait les films de Truffaut à ceux de Godard en superposant toutes les images des films de l'un et de l'autre pour ensuite comparer l'image résultante. Les images résultantes seraient peut-être légèrement différentes mais elles ne permettraient ni d'aborder les différences importantes entre les œuvres des deux cinéastes ni leurs similarités. Le fait que les différences soient souvent contextuelles tend à invalider une vision essentialiste des différences hommes/femmes.

Mais si je vous dis que les différences sont contextuelles, à quoi faut-il attribuer cette influence du contexte? Pour élucider cette question, je vais vous décrire une étude effectuée par un anthropologue américain<sup>4</sup> auprès de deux groupes de fillettes de 12 ans, des Afro-américaines bourgeoises et des jeunes indiennes Hopis (une culture dans laquelle les femmes ont un rôle particulièrement important). Ils observaient ces jeunes filles s'adonnant au jeu du ballon de prisonnier, un jeu qui consiste à lancer un ballon sur ses adversaires, qui sont "emprisonnés". Les chercheurs constataient que leurs « sujettes » y jouaient pour gagner et certaines y jouaient fort bien. Toutefois, lorsque des garçons participaient au jeu, leur comportement se transformait. Les jeunes filles hopis, par exemple, devenaient passives, restaient bras croisés alors que les Afro-américaines, commençaient à bavarder et se taquiner. Evidemment, les garçons gagnaient. Lorsque les chercheurs demandaient aux jeunes filles d'expliquer pourquoi il en était ainsi, elles les accusaient de tricherie. Elles n'étaient donc pas conscientes de leur changement de comportement.

La différence semble donc souvent déterminée par des facteurs contextuels. Cette influence du contexte suggère en outre que l'on se comporte d'autant plus volontiers comme une fille que l'on est en présence de garçons. Le fait d'être une fille ne guide leur comportement à ce moment-là que parce que le sexe ne devient une partie importante de leur définition d'elle-même qu'en présence de garçons (voir théorie de l'autocatégorisation dans le chapitre IV). Se trouver confronté à des garçons rend leur identité féminine "saillante". Lorsqu'elles sont uniquement entre elles, d'autres aspects de leur identité sont plus importants, et en particulier être "la meilleure" et gagner la partie. Mais une fois qu'être fille est "saillant", elles se conforment aux "normes comportementales" associées à leur identité féminine. En d'autres termes, les différences

---

<sup>4</sup> Je reprends la description de cette étude à Harris, J. R. (1998). *Pourquoi nos enfants deviennent ce qu'ils sont*. Paris: Robert Laffont.

filles-garçons dans cet exemple ne proviennent pas de la présence d'"essences" distinctes qui les différencieraient fondamentalement mais de l'adhésion à ce que les psychologues appellent des "normes de genre" beaucoup plus variables et contextuelles.

Une recherche plus « rigoureuse » de Guimond et al. (2006) étaye cette idée. Ces auteurs ont mesuré (en utilisant un questionnaire) le degré d'« agentisme » et d'« interdépendance » (selon la distinction de Cross et Madson, cf. supra) de femmes et d'hommes dans trois contextes : intragroupe (ils devaient se comparer aux autres personnes de leur sexe), intergroupe (ils devraient se comparer aux personnes de leur sexe), ou contrôle (aucune comparaison). Guimond et al. constatent que les différences d'agentisme et d'interdépendance hommes-femmes s'exacerbent dans le contexte intergroupe (comme les différences entre filles et garçons dans l'étude précédente). Dans le contexte intragroupe, on n'observe aucune différence hommes-femmes significatives.

Nous constatons donc que les différences psychologiques entre les sexes peuvent varier en fonction du contexte. S'il en est ainsi, il est difficile de démontrer que les stéréotypes de genre sont faux en eux-mêmes. Tout au plus démontre-t-on que leur validité n'est pas générale mais liée à des situations particulières.

## 2. Les différences sont liées au développement.

Une autre question que je n'ai pas encore posée car elle est éminemment complexe réside dans la définition même des catégories impliquées, "hommes" et "femmes". Qu'est-ce qu'être un "homme" et une "femme" ? On peut définir cela sur base chromosomique mais alors à quel âge devient on "homme" ou "femme" ? Cette question est rendue d'autant plus épineuse par le fait que les différences observées dans la littérature sont fort liées à l'âge et; dans certains cas, s'inversent totalement en fonction de ce facteur. Par exemple, les filles et les garçons ne diffèrent pas dans la résolution de problèmes mathématiques complexes entre 11 et 14 ans (selon Fennema & Lamon, 1990) alors qu'entre 19 et 25 ans, on constate une petite différence en faveur des hommes. Ce type de variations en fonction de l'âge plaide à nouveau pour une "désessentialisation" des différences hommes-femmes. Ce ne sont pas les chromosomes qui dictent tout mais, plus que probablement, des processus de socialisation différents liés aux normes de genre.

## 3. Les différences sont liées à la définition des traits

Un autre problème qui complique la tâche du chercheur désireux d'évaluer l'amplitude des différences hommes-femmes réside dans la définition des traits. Pour illustrer ce problème, considérons le stéréotype selon lequel les femmes sont plus pacifiques que les hommes (qui n'a jamais entendu que le monde irait tellement mieux si tous les chefs d'état étaient des femmes ?), qui en revanche, seraient plus agressifs que les femmes. Si l'on consulte les méta-analyses portant sur l'agressivité, on constate des résultats assez distincts selon le type d'agressivité étudiée. Ainsi, on observe effectivement un "d" positif, et dans la catégorie des différences moyennes, pour les mesures d'agressivité physique (d variant entre .40 et .60). En revanche, pour des mesures d'agressivités "indirecte" (dire du mal de quelqu'un à quelqu'un d'autre), les différences favorisent les femmes. Est-ce à dire que les femmes sont plus portées sur l'agressivité verbale ? Pas réellement, car les méta-analyses portant sur les agressions verbales suggèrent davantage d'agressivité chez les hommes. Cela tend à suggérer qu'il est parfois

dangereux de "réifier" les traits que l'on mesure à travers nos échelles, c'est-à-dire de les considérer comme des entités concrètes.

En somme, nous constatons donc que les effets de contexte, l'influence de l'âge et l'influence de la définition des traits nous conduisent tous à mettre en doute une perspective essentialiste sur les différences psychologiques entre hommes et femmes. En effet, une approche essentialiste suggérerait une grande stabilité dans ces différences. Or, c'est rarement le cas. Après avoir remis en cause la stabilité des différences, nous allons à présent examiner une autre raison de remettre en cause l'interprétation essentialiste en nous penchant sur l'idée selon laquelle les différences hommes femmes seraient de nature déterministe.

#### 4. « Les victimes des stéréotypes » peuvent les utiliser à leur avantage.

L'un des tenants de la pensée essentialiste que j'ai évoqué précédemment réside dans l'idée que nous serions en quelques sortes déterminés par notre sexe. Ainsi, si les femmes sont moins bonnes en mathématiques que les hommes alors que ces derniers sont moins forts dans les tâches verbales, cela serait dû aux limitations cognitives que leur impose leur sexe. Les femmes n'ayant pas dû chasser le bison durant la préhistoire<sup>5</sup>, leur cerveau serait, plus souvent que celui des hommes, incapable d'effectuer des tâches géométriques ou spatiales complexes. Si toutefois, on envisage les différences hommes-femmes comme normatives, on peut effectuer une autre prédiction: hommes et femmes peuvent délibérément choisir de se conformer (ou non) à ces normes de genre selon les avantages qu'elles peuvent en retirer. Un exemple intéressant de ce phénomène réside dans une expérience de Zanna et Pack (1975) qui ont demandé à des jeunes femmes de se décrire soit à un homme très attirant physiquement, soit à un homme moyennement attirant physiquement. Cet homme était décrit indépendamment comme ayant des valeurs très traditionnelles ou très peu traditionnelles. Les jeunes filles se décrivant à un homme attirant s'adaptaient à ses valeurs, pas celles qui se décrivaient à un homme peu attirant. Dans une seconde étude, elles devaient également remplir un test d'intelligence: celles qui se décrivaient à un homme aux valeurs traditionnelles obtenaient des scores sensiblement plus faibles que les autres (18%) de façon, sans doute à se conformer à ses attentes. Si on avait présenté ce même test à des hommes devant se décrire à une femme belle ou moins gâtée par la nature, on aurait sans doute pas observé un tel phénomène. Et pourtant, cette différence entre hommes et femmes ne refléterait pas l'influence déterministe de propriétés "essentiels" aux hommes et aux femmes, mais semble davantage relever d'une stratégie délibérée visant à se présenter sous ses traits les plus flatteurs possibles aux yeux de l'audience.

#### **Lorsque le rapport entre stéréotype et réalité se complique**

Le présupposé 3 mentionné plus haut suggère que les stéréotypes constituent des prismes déformant la réalité, des moyens de connaissance imparfaits de la réalité. Comme une lentille déformante, ils reproduiraient une réalité extérieure, en en grossissant certains traits, voire en en gommant d'autres. Dans cette perspective, le stéréotype est un produit indirect d'une réalité extérieure: il découle de la réalité. A la lumière de certains résultats récents, cette perspective semble toutefois incomplète.

---

<sup>5</sup> Je vais là allusion aux explications « évolutionnistes » des différences hommes-femmes.

## La menace du stéréotype

Considérons par exemple les résultats d'une étude de Spencer, Steele et Quinn (1999). Ces derniers administrent un test de mathématiques à des hommes et des femmes ayant eu la même formation en mathématiques. Une variation expérimentale était introduite: Spencer et al. signalaient à la moitié des sujets que le test avait révélé des différences liées au sexe dans le passé. L'autre moitié était informée que le test n'avait indiqué aucune différence. Cette information exerçait une influence radicalement différente selon le sexe des sujets. Lorsque le test était présenté comme ayant révélé des différences dans le passé, les femmes obtenaient des scores inférieurs aux hommes. En revanche, lorsque le test était présenté comme "égalitaire", aucune différence n'émergeait. Ceci montre une fois encore que des facteurs contextuels peuvent influencer les différences hommes-femmes. Mais c'est davantage l'interprétation de ce résultat qui m'intéresse ici. Celui-ci a été interprété comme étant dû au phénomène de "menace du stéréotype". Lorsqu'elles répondent à un test de mathématiques, les femmes se sentiraient menacées car elles sont conscientes du stéréotype selon lequel les femmes sont moins performantes que les hommes en mathématiques. L'anxiété générée par cet état influencerait négativement leur performance. Ce type d'interprétation conduit à inverser le rapport entre stéréotype et réalité. Ici, le stéréotype ne découle pas de la réalité, mais contribue à la créer: en influençant l'état d'esprit des femmes préalablement à la passation du test, ils accentueraient les différences existantes.

## Les prédictions créatrices

Considérons à présent un autre exemple. Skrypnek et Snyder (1982) ont accueilli une partie de leurs sujets (qu'on appellera les "percevants") en leur signalant qu'ils interagiraient avec un partenaire. Cette partenaire (la cible), qui était en réalité une femme était soit décrit au percevant comme un homme, soit comme une femme, soit son sexe n'était pas mentionné. Les cibles ne recevaient aucune information sur le sexe du percevant. Les deux sujets, qui ne se voyaient jamais, communiquaient via un système de boutons et de voyants lumineux. Les percevants devaient effectuer une "division du travail" qui comportait des tâches masculines, féminines et neutres. Ainsi, il devait à plusieurs reprises choisir la tâche qu'il suggérerait à la cible d'effectuer. Celle-ci pouvait ou non refuser la tâche. Or, on constate que les cibles féminines, qui avaient été décrites au percevant, refusaient plus volontiers les tâches féminines, ce qui montre que les attentes du percevant concernant la cible l'ont influencé. Dans un deuxième temps, les cibles pouvaient elles-mêmes proposer des tâches qu'elles souhaitaient accomplir. Un résultat fascinant apparaît: les cibles qui avaient été décrites au percevant comme des femmes choisissent plus volontiers des tâches féminines que celles qui avaient été décrites comme des hommes ou sans sexe. Quant aux cibles décrites comme des hommes, elles choisissaient plus volontiers des tâches masculines. En d'autres termes, les stéréotypes du percevant semblent avoir réussi à influencer la cible jusque dans la façon dont elle-même détermine ses tâches préférées.

Cette étude démontre donc que les stéréotypes de genre peuvent susciter des prédictions créatrices: bien que la cible n'ait rien de particulièrement « stéréotypique » au départ, le comportement du percevant induit la cible à s'y conformer. En traitant la cible comme un homme, le percevant peut l'amener à se conduire comme un homme. En la traitant comme une femme, le percevant peut l'amener à se conduire comme une

femme. Voilà qui comme la menace du stéréotype, pervertit le rapport entre stéréotypes et réalité, qui semblait si clair: *les stéréotypes ne découlent pas uniquement de la réalité des différences hommes-femmes, ils semblent également participer à la production de ces différences*<sup>6</sup>.

### Les stéréotypes comme prescription

Si le rapport entre stéréotype et réalité est plus complexe qu'il n'y paraît, c'est également pour une autre raison: les stéréotypes ne contiennent pas uniquement une liste de traits qui *décrivent* les différences hommes-femmes. Une grande majorité de ces traits correspondent également à ce que l'on attend d'un individu selon son sexe. Les hommes ne sont pas seulement perçus comme étant plus susceptibles de faire preuve de courage physique que les femmes, ce sont également ceux qui sont supposés plonger dans l'étang lorsqu'ils y voient un enfant en détresse. Les traits ont donc une dimension *prescriptive*. Femme ou homme, nous sommes donc supposés nous conformer à certaines normes de genre que celles-ci nous décrivent ou non. Cette dimension prescriptive des stéréotypes n'est naturellement pas prise en compte par les méta-analyses qui se contentent d'envisager la composante descriptive. S'il en est ainsi, les démonstrations les plus rigoureuses de l'absence, ou du peu d'ampleur, des différences hommes-femmes ne suffiront pas à convaincre ceux qui croient que, même si les stéréotypes sont faux, ceux-ci *devraient être vrais*. Même si les femmes réussissent les tests de QI aussi bien que les hommes, certains machistes endurcis resteront malgré tout convaincus qu'elles sont "faites" pour rester à la maison et s'occuper des enfants. Ceci nous mène précisément à envisager le présupposé que nous n'avons pas encore envisagé ici, à savoir l'idée qu'en démontrant la fausseté des stéréotypes, on peut les changer et son corollaire selon lequel les recherches démontrant les différences hommes-femmes renforcent ces stéréotypes.

### **Peut-on changer les stéréotypes en démontrant "scientifiquement" qu'il n'y a pas de différences hommes-femmes?**

C'est faire beaucoup d'honneur à la recherche en psychologie que de croire qu'elle peut changer les mentalités. Mais après tout, la psychanalyse et le béhaviorisme, entre autres doctrines psychologiques, ont suffisamment influencé les sociétés occidentales pour qu'il ne soit pas complètement incongru d'envisager l'hypothèse.

#### Stéréotypes et contact

On croit souvent que les préjugés sont intimement liés au contact avec les membres du groupe cible. En gros, plus on se connaît moins on aurait de stéréotypes et de préjugés. Il faudrait donc organiser des camps de vacances mettant en contact des enfants de tous les pays pour que les stéréotypes et les préjugés disparaissent car les enfants découvrirait alors que ceux qu'ils croyaient "autres" étaient en fait comme eux. La rencontre est envisagée comme la panacée face aux stéréotypes. Toutefois, si l'on se penche sur les stéréotypes hommes-femmes, on ne peut manquer de s'interroger quant à l'efficacité de cette solution: car s'il est bien deux groupes qui vivent quasi perpétuellement au contact l'un de l'autre, au propre comme au figuré, et ce durant la quasi-totalité de leur existence, ce sont bien les hommes et femmes. Et pourtant les

---

<sup>6</sup> Le cours de cognition sociale en BA-3 aborde ces questions de façon plus approfondie.

stéréotypes sexuels sont les plus vifs qui soient. Le contact n'est donc pas un remède face aux stéréotypes.

### Stéréotypes et rôle sociaux

Plutôt que de se demander si les deux groupes possèdent des stéréotypes, il est plus opportun de se demander *pourquoi* ils partagent ces stéréotypes. Parmi les nombreuses fonctions des stéréotypes, que je ne vais pas énumérer ici, l'une des principales est de nature pragmatique: les stéréotypes permettent de donner du sens, d'interpréter, notre relation avec les membres du groupe qu'ils décrivent. Ce faisant, ils nous permettent également d'orienter notre comportement envers les membres de ce groupe. En prenant un exemple extrême, pour un juif, en 1942, il est normal de percevoir les Allemands comme agressifs et antisémites. De façon moins radicale, on pourrait poser le même type d'arguments par rapport aux femmes: des lors que les hommes tendent à interagir avec des femmes dans des rôles sociaux associés à des caractéristiques plutôt féminines (mères, infirmières, puéricultrices, assistantes sociales), alors qu'eux-mêmes tendent à occuper des rôles associés à des caractéristiques plus masculines, il pourrait être *fonctionnel* de percevoir les femmes en rapport avec des caractéristiques plus féminines que les hommes. En accord avec cette perspective, Eagly et Steffen (1984) ont décrit un personnage comme une femme ou un homme. Indépendamment, ils lui attribuaient un rôle social associé traditionnellement aux femmes (personne au foyer) ou aux hommes (employé à temps plein dans une entreprise). Alors que le personnage était perçu de façon conforme à son sexe lorsque aucune information sur son sexe n'était disponible, l'influence du sexe disparaissait lorsque son rôle social était précisé: seul son rôle social déterminait alors la perception de la cible.

Une étude de Hoffman et Hurst (1990), démontre le rôle des stéréotypes dans l'*explication* des différences de rôles entre groupes. Pour Hoffman et Hurst, les stéréotypes n'émergent pas de l'existence d'une covariation réelle entre le sexe et des traits de personnalité (associé au rôle social) mais de la volonté d'*expliquer* la distribution des rôles sociaux entre les sexes. On ne percevrait pas les femmes comme "plus sociables" parce qu'elles le sont réellement (même si c'est à cause de leur rôle social) mais bien parce que l'on ne cherche à expliquer pourquoi elles sont plus souvent au foyer, infirmières et frébéliennes !

Pour mettre à l'épreuve ce point de vue, ces auteurs ont mis au point une expérience fort ingénieuse. Ils ont créé un scénario en décrivant une planète partagée en deux groupes : les Orinthiens et les Ackmiens. Les différences entre ces deux groupes sont soit présentées comme biologiques soit comme culturelles. Pour la moitié des sujets, les Orinthiens sont plus nombreux à travailler en ville et les Ackmiens plus nombreux à s'occuper des enfants (pour l'autre moitié, ces proportions sont renversées). Par ailleurs, on fournissait des informations sur les traits de personnalité possédés par une série d'individus, Ackmiens et Orinthiens, chaque individu étant présenté séparément : pour chaque portrait, un trait par individu, quel que soit son groupe, était de type « féminin » (communal, c'est-à-dire évoquant sociabilité, douceur, affection, etc.) et l'autre de type « masculin » (*agentique*: autonomie, indépendance, capacité à prendre des décisions rapidement, etc.). Les groupes différaient donc en termes de rôles sociaux mais non en termes de traits de personnalité. Suite à cette présentation, les sujets étaient invités à juger les deux groupes dans leur ensemble sur différents traits de personnalité, "agentiques"

ou “ communaux ”. Bien qu’il n’y ait aucune différence entre les groupes sur cette dimension, et qu’il n’y ait donc pas de “ noyau de vérité ”, les sujets attribuaient des traits plus “ agentiques ” et moins “ communaux ” au groupe citadin qu’au groupe maternel. En outre, cette tendance était plus marquée dans une condition dans laquelle les sujets devaient s’efforcer d’expliquer pourquoi les rôles étaient distribués de cette façon entre les deux groupes. Chargés de fournir une explication, ceux-ci utilisaient d’ailleurs les différences de personnalité (le stéréotype) de façon prédominante.

Même si on ne peut conclure de ces expériences, relativement artificielles, que les stéréotypes n’influent pas sur la perception des individus lorsque de l’information sur leur rôle social est disponible, elle suggère effectivement que les stéréotypes sexuels soient utilisés pour interpréter la relation aux membres de l’autre sexe.

Lorsqu’ils essayent d’interpréter la répartition différente des hommes et des femmes dans différents rôles sociaux, les individus tout venants se comportent comme les psychologues que je mentionnais au début de ce texte: ils cherchent des différences psychologiques qui permettraient d’en rendre compte. Dans cette perspective, les stéréotypes émergent pour expliquer les différences de rôles sociaux, et ne décrivent pas une “ réalité ” qui justifieraient cette répartition des rôles sociaux. Alors que le modèle essentialiste suggérerait que les différences hommes-femmes (dont les stéréotypes constitueraient une représentation biaisée mais en partie correcte) expliquaient la répartition des rôles sociaux, il nous faut à présent considérer que les stéréotypes *découlent* de la répartition des rôles sociaux indépendamment des différences réelles entre hommes et femmes.

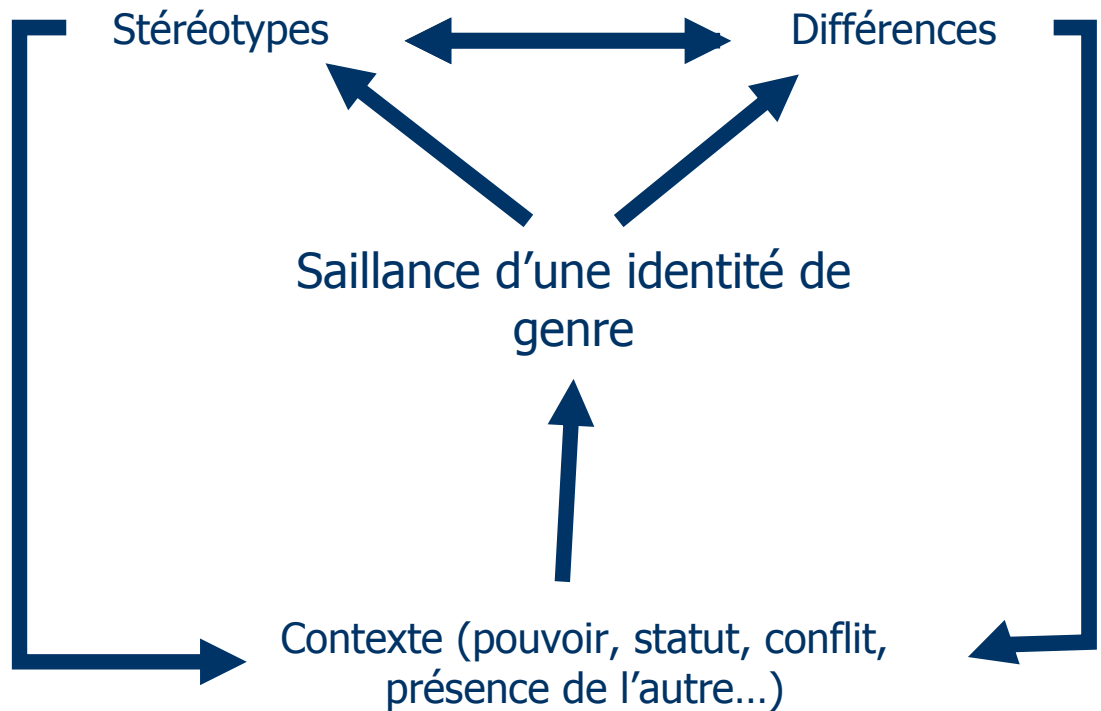
### Les stéréotypes sont variables

En outre, les stéréotypes de genre, tout comme les différences qu’ils cherchent à expliquer, sont beaucoup moins rigides qu’on ne pourrait le croire. On constate au contraire que ceux-ci peuvent varier de façon importante en fonction du contexte social. Ainsi, Sani et Bennett (2001) constatent-ils que, chez des enfants, le contexte de comparaison (intrasexe, intersexe ou intergénérationnel) affecte le contenu des stéréotypes des membres de son propre sexe. Par exemple, les petits garçons de 6-7 ans décrivent les « garçons » comme plus « forts » lorsqu’ils ont du préalablement jugés les filles que les hommes en général. C’est peu étonnant: étant des outils de connaissance flexible, les stéréotypes varient en fonction de la réalité qu’ils sont supposés expliquer. Mais, comme l’illustre cet exemple, les stéréotypes sont eux-aussi étroitement liés à la « saillance » d’une identité particulière. Les filles ne deviennent « faibles » pour les garçons qu’au moment où ceux-ci se définissent comme « garçons ». Dans de nombreux contextes, d’autres catégories seront plus importantes (par exemple, professeur/élève ; enfant/adulte). Dans ces contextes, ces stéréotypes ne seront pas « activés ».

Peut-on changer les stéréotypes en démontrant scientifiquement qu’ils sont faux (quand bien même on parviendrait à effectuer une telle démonstration) ? Sur base de ce qui précède, cela semble bien illusoire: les stéréotypes existent non pas parce qu’ils sont objectivement (c’est-à-dire du point de vue de n’importe quel observateur) et absolument (c’est-à-dire indépendamment du contexte) vrais, mais parce qu’ils sont suffisamment valides subjectivement (c’est-à-dire du point de vue d’un observateur particulier) et relativement à un contexte donné pour nous permettre d’interpréter nos relations aux membres de l’autre sexe. Il semble dès lors illusoire d’espérer changer les stéréotypes sans

modifier leur cause ultime: à savoir la répartition différences des rôles sociaux entre hommes et femmes.

### **Le rapport entre stéréotypes et différences : un synthèse**



### **Conclusion**

A travers cet exposé, j'ai cherché à défendre quatre thèses:

#### **Les différences sont rarement essentielles**

Premièrement, s'il existe indéniablement des différences psychologiques entre hommes et femmes, il est rare que nous disposions d'éléments permettant d'affirmer que les différences observées sur une dimension donnée reposent sur des propriétés sous-jacentes, stables, et déterminantes entre hommes et femmes. Très souvent, si différences il y a, celles-ci sont liées à des contextes spécifiques dans lesquels l'identité sexuelle est activée. Ceci s'explique donc d'avantage par un conformisme à "des normes de genre" que par l'existence de caractéristiques distinctes et "essentiels". Espérer découvrir la "réalité" des différences hommes-femmes apparaît illusoire dès lors que cette réalité est mouvante. Les différences hommes-femmes sont d'autant plus susceptibles d'apparaître que les sujets se définissent comme « hommes » ou « femmes ». Or, bien souvent, d'autres appartenances sont plus déterminantes et gommeront l'influence du sexe sur la psychologie des individus.

Au début de cet exposé, j'ai évoqué l'espoir que la recherche en neurosciences pouvait faire naître quant à la découverte de différences "essentielles" entre hommes et femmes: après tout on découvre quelques différences dans la structure du cerveau chez les deux sexes (par exemple dans la structure du corps calleux). Ces différences existent sans doute mais il a jusqu'à présent été quasiment impossible de les mettre en rapport avec des différences psychologiques. En outre, il est souvent ardu de déterminer si ces différences sont innées ou sont au contraire produites par l'environnement: après tout, on ne peut pas exclure que les activités différentes des hommes et des femmes tendent à affecter la structure de leur cerveau, dont la plasticité n'est plus à démontrer.

### Les différences n'expliquent pas la répartition des rôles sociaux

Deuxièmement, et cette thèse découle de la première, ce n'est pas en invoquant des différences psychologiques essentielles que l'on explique la répartition des hommes et des femmes entre différents rôles sociaux. L'objet de cet exposé n'est pas de fournir une explication alternative à ces différences, mais il est clair que cette explication ne peut pas être entièrement psychologique. Elle doit faire appel à des facteurs d'ordre historique et sociologique. A cet égard, je renverrai volontiers à l'analyse de Casini et Sanchez-Mazas (2007)<sup>7</sup> qui envisagent cette répartition sociale comme une émanation de la distinction entre sphère "publique" et "privée" datant du XVIII<sup>e</sup> siècle:

"L'exclusion historique des femmes de la sphère publique – politique et professionnelle – s'est prolongée par leur assignation à des rôles reflétant l'univers domestique, avec ses valeurs et ses relations sociales spécifiques. D'abord explicitement exclues de l'univers du travail, les femmes se voient ouvrir par la suite les seules places correspondant aux capacités d'aider (comme on aide ses proches) ou d'entretenir (comme on entretient le foyer), tenues pour innées chez elles."

### Les différences observées ne réfutent pas les stéréotypes.

Troisièmement, les recherches sur les différences hommes-femmes ne permettent pas de démontrer que les stéréotypes hommes-femmes, soient faux. Nous avons constaté que non seulement les stéréotypes n'estimaient pas trop mal l'ampleur de ces différences mais qu'en outre, ils pouvaient être à la source de "prédictions créatrices" en produisant une réalité conforme à celle qu'ils décrivaient. L'espoir féministe selon lequel une recherche scientifique rigoureuse sur les différences hommes femmes permettrait de démontrer l'inanité des stéréotypes semble donc vain.

### Ne stéréotypons pas les stéréotypes!

Enfin, j'ai souligné qu'il ne fallait pas trop avoir peur des stéréotypes. Le fait de démontrer ceux-ci "scientifiquement" ou au contraire de les "réfuter", risque d'avoir peu d'influence. D'une part parce qu'il ne faut pas plus réifier les stéréotypes que les différences hommes-femmes: les uns comme les autres sont éminemment variables et

---

<sup>7</sup> Casini, A. & Sanchez-Mazas, M. (2007). Un regard à travers le "plafond de verre": les mécanismes psychosociaux impliqués dans la sous-représentation des femmes au sommet de la hiérarchie professionnelle. In Klein, O. & Pohl, S. (dir.). *Psychologies des stéréotypes et des préjugés*. Bruxelles : Labor.

## QUAND LA PSYCHOLOGIE COMPARE HOMMES ET FEMMES

flexibles. D'autre part, parce que les stéréotypes sont des outils de connaissance pragmatiques dont l'une des principales fonctions consiste à interpréter notre relation aux membres du groupe qu'ils décrivent. C'est donc en faisant évoluer les relations entre les groupes qu'on change le stéréotype et non l'inverse.